

—Vous devriez savoir, monsieur, que ce que je dis est toujours sérieux, répondit Durand d'un ton sec.

Sosthène ne trouva rien à répliquer.

—Ah ça ! pourquoi est-il venu ici ? pensa Durand. Est-ce qu'il ne va pas me le dire bientôt ?

—Cher monsieur de Perny, êtes-vous toujours dans de bons termes avec votre beau-frère ? demanda-t-il.

—Je ne le vois plus que rarement.

—Pourquoi ?

—Ai-je besoin de vous le dire ?

—Non, je le devine. Le marquis est un honnête homme, très susceptible sur les choses qui touchent à l'honneur ; la conduite un peu... bizarre que vous menez l'a mécontenté, disons le mot, indigné ; il s'est permis de vous adresser les reproches que vous méritez, et comme vous n'aimez pas les leçons de morale, vous vous êtes éloigné de lui. Vous avez eu tort, cher monsieur.

—Je le reconnais.

—C'est déjà quelque chose. Votre beau-frère est aussi homme très généreux, je le sais, et son immense fortune lui permet de l'être largement. Comme le travail n'est pas précisément ce que vous aimez et que vous êtes pauvre, le marquis doit vous faire une pension.

Sosthène fut un instant embarrassé. Mais il répondit hardiment :

—Oui.

—Vous dépensez un peu plus, hein ? fit Durand d'un ton bonhomme.

—Oui, un peu plus.

—Et parfois vous êtes gêné ?

—Souvent.

—Je le vois venir, se dit Durand.

Il reprit tout haut :

—Maintenant, cher monsieur, vous plaît-il de me faire connaître le but de votre visite ?

—Comme je vous l'ai dit en entrant, monsieur Durand, je viens vous demander un conseil et en même temps votre aide, que vous ne me refuserez pas, car la chose dont il s'agit vous intéresse autant que moi.

—Ah ! fit Durand étonné.

—Ensuite, reprit Sosthène, je vous proposerai une association dans une nouvelle affaire.

—Oh ! oh ! le gaillard médite quelque nouveau crime ? pensa Durand.

Il inclina sa tête sur son bureau et, regardant Sosthène en dessous :

—Allez, cher monsieur, dit-il, allez, je vous écoute.

IX

—Bien qu'elle soit beaucoup moins âgée que son mari, dit Sosthène, la marquise de Coulange a peur, paraît-il, de mourir avant lui...

—Ah ! fit Durand avec un accent singulier.

—Poursuivie sans doute par cette idée, mon excellente sœur, cette femme que vous trouvez parfaite, monsieur Durand, s'est imaginé, dans ces derniers temps, d'écrire sa petite histoire.

—Il y a bien des femmes qui ne pourraient pas en faire autant.

—Elle a donc écrit cette déclaration, que le marquis a été trompé, que l'enfant n'est pas son fils, qu'il a été introduit dans la maison de Coulange frauduleusement, contre sa volonté, et, naturellement, elle raconte tout ce qui s'est passé à cette époque.

Or, cette déclaration est adressée au marquis, qui doit la lire un jour.

—Je comprends, dit Durand, votre sœur, par un reste d'affection pour vous et votre mère, a pris la résolution de ne rien dire au marquis tant qu'elle vivrait afin d'éviter un grand scandale, d'abord, et ensuite pour ne pas se faire votre accusatrice devant la justice qui ne badine pas lorsqu'il s'agit d'une équipée du genre de la vôtre. Mais sa conscience doit lui reprocher vivement de ne pas révéler la vérité au marquis ; alors, pour apaiser le trouble qui est en elle, pour se tranquilliser, elle a dû se dire : "il faut que plus tard, lorsque je ne serai plus, mon mari sache que cet enfant, qui doit hériter de son nom et de sa fortune, n'est pas son fils." Et elle a écrit la déclaration dont vous me parlez. Est-ce qu'elle l'a confiée à un notaire ?

—Non. Ce manuscrit révélateur est enfermé, avec les langes que portait l'enfant à son arrivée au château, dans un coffret de cuivre, dont elle a eu l'idée de faire souder le couvercle, lequel est lui-même placé dans le tiroir d'un meuble qui s'ouvre par un ressort secret.

—Tiens, tiens, fit Durand, tout cela ne manque pas d'originalité. Comment êtes-vous si bien instruit ?

—Qu'importe, du moment que je le sais ?

—C'est juste ; je suis vraiment trop curieux.

—Maintenant, vous voyez le péril ?

Durand releva la tête.

—Je ne le vois pas du tout, répondit-il.

—Mais l'existence de ce manuscrit n'est pas seulement une menace terrible, c'est un effroyable danger ! s'écria Sosthène.

—Oui, s'il tombait entre les mains du marquis ; mais, d'après ce que vous venez de me dire, votre sœur a pris d'excellentes précautions contre cette éventualité. S'il y a un danger, cher monsieur, il est encore bien loin de vous.

—Mais dans six mois, dans deux mois, demain, la marquise peut mourir !

—C'est vrai, puisque nous sommes tous mortels : néanmoins, cher monsieur, vous avez là une crainte chimérique. Je sais que, depuis quelques temps surtout, madame de Coulange se porte comme un charme. Rassurez-vous, votre sœur n'a pas envie de mourir.

—On ne sait pas, dit Sosthène, d'une voix creuse.

Durand plongea dans les yeux de M. de Perny son regard perçant.

—Enfin, reprit Sosthène, qu'il soit loin ou qu'il soit près, le danger existe ; il est donc urgent de se défendre contre lui. Pour cela, il faut que le manuscrit disparaisse, qu'il soit anéanti.

—La marquise en écrira un autre, répliqua Durand, et cette fois, mieux avisée, elle le remettra à un homme sûr, comme un notaire, dans une enveloppe cachetée.

—Le manuscrit peut être détruit sans qu'elle s'en doute jamais. Je vous ai dit qu'il était enfermé dans un coffret de cuivre dont le couvercle est soudé...

—J'y suis, interrompit Durand : vous enlevez le coffret, vous le videz après l'avoir dessoudé, bien entendu, ensuite vous rétablissez la soudure et vous le replacez dans le tiroir. J'aurais dû deviner cela tout de suite.

—Oui, et voilà ce qu'il faut faire le plus vite possible.

—Faites, faites. Ah ça vous êtes donc bien effrayé ?

—Est-ce que vous ne l'êtes pas, vous ?

—Moi ! Et pourquoi le serais-je ?

Cette réponse rendit Sosthène inquiet.

—Il me semble, répondit-il, que le danger n'est pas moins grand pour vous que pour moi.

—Comment cela, cher monsieur ?

—Vous savez bien que si la justice mettait le nez dans cette affaire...

—Oh ! vous seriez un homme perdu !

—Votre position ne serait guère meilleure que la mienne.

Durand se mit à rire.

—Ah ! ah ! vous croyez cela, fit-il ; eh bien, je ne peux pas vous laisser cette inquiétude, qui prouve combien ma tranquillité vous est chère. Je n'ai rien à craindre, moi. Tout ce que la justice pouvait apprendre concernant l'enlèvement de l'enfant, elle le sait. Un inconnu a loué à Asnières une maison, une femme a volé un enfant. Où est l'homme, où est la femme ? Ils ont passé comme un nuage de fumée sans laisser une trace. La police les a inutilement cherchés : elle peut chercher encore et toujours sans obtenir un meilleur résultat.

A la vérité, vous pourriez me dénoncer comme votre complice dans cette affaire, ce qui, entre parenthèses, ne diminuerait en rien votre culpabilité ; mais même dans ce cas, qui n'est qu'une supposition, je n'aurais rien à redouter. Il faudrait prouver, et vous n'avez pas de preuves. Je vous ai écrit trois billets très laconiques, mais vous me les avez rendus et je les ai brûlés là, dans cette cheminée.

Ah ! on voit bien que vous ne savez pas qui je suis... Si vous disiez, n'importe à quel magistrat du parquet de la Seine, que Durand, l'homme d'affaires, a été votre complice, immédiatement il vous rirait au nez ou il se contenterait de hausser les épaules avec dédain. Du reste, je n'ai pas besoin d'entrer dans tous ces détails. Il doit vous suffire de savoir que je ne redoute rien, que je n'ai rien à craindre.

Un jour, vous êtes venu me trouver ; tout ce que vous m'avez dit, je l'ai cru ; et sans me renseigner autrement, ce qui était une faute, persuadé que vous agissiez avec le consentement de votre sœur, je vous ai prêté mon concours. Vous n'avez pas atteint votre but, ce n'est pas de ma faute. Les événements se sont mis en travers de vos calculs, de vos espérances ; vous ne les avez pas prévus, moi non plus. Vous avez été trop audacieux, cher monsieur, vous vous êtes embourbé, tant pis pour vous !

—Oui, comme vous le dites, je suis embourbé, répondit Sosthène, et voilà pourquoi je suis venu à vous. Ne voulez-vous pas m'aider à me tirer d'embarras ?

—Vous avez vos affaires, vos ennuis, monsieur de Perny, j'ai aussi les miens ; chacun mène sa barque comme il l'entend. D'ailleurs, je ne vois pas bien ce que je pourrais faire pour vous.

—Monsieur Durand, je réclame votre appui et votre aide, parce que l'un et l'autre me sont nécessaires.

Si vous toussiez prenez le . . . BAUME RHUMAL